

LA RÉVOLUTION RUSSE
ET LA GUERRE MONDIALE

Du même auteur

Les dessins de Henri Henriot dans L'Illustration et l'Histoire de la Première Guerre mondiale, Éditions Amalthée, 2009.

Avec la bienveillante collaboration de L'illustration Multimédia

Crédits photographiques © L'illustration Multimédia

L'illustration Multimédia assure la conservation et la préservation du fonds de *L'Illustration* classé par l'État français Trésor national

Pour tout contact :

L'illustration Multimédia – 21 rue du Renard – 75004 Paris
www.lillustration.com

© L'Harmattan, 2010
5-7, rue de l'École-polytechnique ; 75005 Paris

<http://www.librairieharmattan.com>
diffusion.harmattan@wanadoo.fr
harmattan1@wanadoo.fr

ISBN : 978-2-296-11968-0
EAN : 9782296119680

Robert Galic

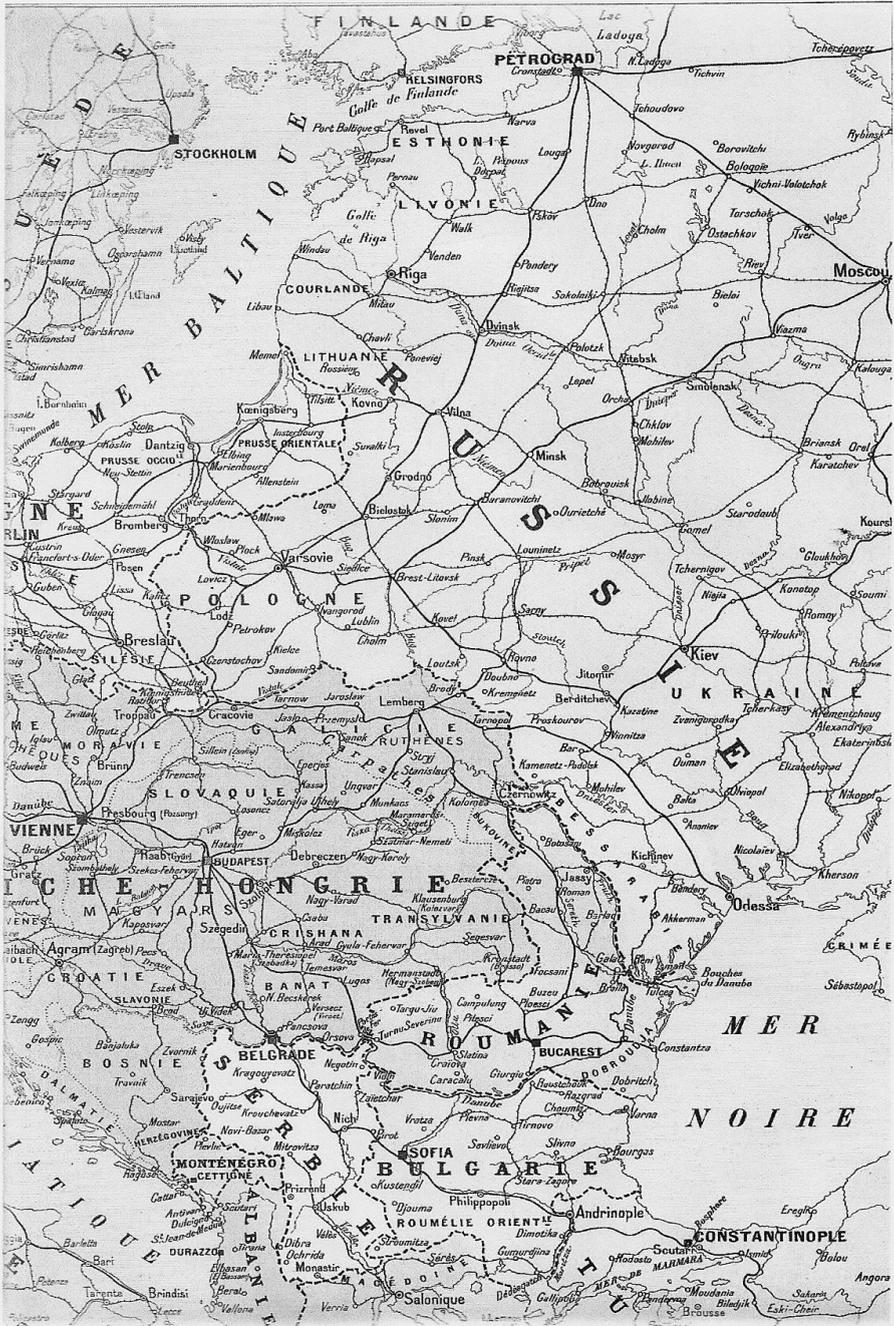
LA RÉVOLUTION RUSSE ET LA GUERRE MONDIALE

NOUVELLES DE RUSSIE

Janvier 1917 - Mars 1918

Décryptage à partir du journal *L'Illustration*

L'Harmattan



L'Europe orientale en 1914

L'illustration-

Sommaire

Introduction	9
I/ Les craintes et les illusions : janvier-novembre 1917	13
I/1 Une Russie sur qui les Alliés peuvent compter...	15
<i>A/ L'assassinat de Raspoutine</i>	15
<i>B/ La guerre</i>	21
<i>C/ La situation intérieure de la Russie</i>	26
I/2 La révolution de Février, une chance pour les Alliés ?	29
<i>A/ La première préoccupation... rassurer les Français</i>	29
<i>B/ La guerre « accélérateur de l'Histoire »</i>	31
<i>C/ Les évènements de février : une véritable révolution</i>	35
<i>-Les « cinq jours de Petrograd » 8-12 mars (23-28 février)</i>	35
<i>-Les nouveaux pouvoirs</i>	43
<i>-La fin des Romanov : Tristesse puis soulagement</i>	48
I/3 Les gouvernements provisoires et la guerre	
Inquiétudes, espérances puis désillusions des Alliés.	61
<i>A/ Les inquiétudes</i>	61
<i>-Le Prikaze n°1 et la note Milioukov</i>	61
<i>-Les journées de mai (ou la « crise d'avril) et la formation du premier gouvernement de coalition</i>	64
<i>-La guerre</i>	72
<i>B/ Espérances et illusions : « Le réveil de la Russie » ? Juin-Septembre</i>	78
<i>-Le voyage en Russie d'Albert Thomas : avril-juin</i>	
<i>« Des impressions assez rassurantes »</i>	78
<i>-Une euphorie de courte durée</i>	80
<i>Kerenski, le sauveur de la Russie ?</i>	80
<i>L'offensive russe en Galicie et son échec</i>	83

-Les « journées de juillet » : une crise salvatrice ? Le premier gouvernement de Kerenski	93
-L'échec du général Kornilov. Kerenski, un pouvoir finalement consolidé ?	109
-La « Kerenschina » : débâcle, confusion et désillusion	122
II/ L'impuissance : novembre 1917-mars 1918	131
II/1 La « révolution d'Octobre » (novembre)	
Une atteinte au droit, à la raison et à la dignité de l'homme ?	133
<i>A/ En réalité, un putsch...des maximalistes</i>	
24-26 octobre / 6-8 novembre	133
<i>B/ Les premiers décrets de Lénine, conformes aux Thèses d'avril</i>	150
<i>C/ La Russie au lendemain du coup de force : une présentation apocalyptique : Un régime exécrationnel. Dictature et esclavage</i>	155
-Violences et pillages	155
-La dictature du prolétariat et « l'esclavage russe »	162
<i>D/ ...Et l'Assemblée constituante ?</i>	165
II/2 Guerre et paix... Les Alliés : de simples observateurs	169
<i>A/ Souvenirs de guerre</i>	169
<i>B/ Vers la guerre civile et l'éclatement du pays</i>	178
<i>C/ Brest-Litovsk : L'armistice puis la paix</i>	183
-L'armistice	183
-Le traité de paix	188
-Mais quelle fut l'attitude des Alliés au moment des négociations et leurs réactions après la signature du traité ?	202
Épilogue	205
Conclusion	215
Annexes	219

Introduction

Quel professeur d'Histoire n'a pas utilisé avec ses élèves des documents issus de *L'Illustration* ? Quel historien s'intéressant à la période 1843-1944 ne s'y est pas référé en priorité ?

La richesse et l'originalité de l'information, la qualité des textes, des illustrations, des dessins, des reproductions d'œuvres d'art, leur diversité, tout ceci explique la longévité exceptionnelle de cette revue hebdomadaire, l'attraction qu'elle exerçait et l'intérêt qu'elle suscite encore auprès des pédagogues, des chercheurs, mais aussi des simples amateurs de documents anciens et des bibliophiles.

La compétence, le talent des journalistes et la recherche permanente de l'innovation - l'imprimerie de Bobigny « le phare », construite en 1933, ne fut-elle pas un temps la plus moderne du monde ? - tels furent bien les fondements de son succès.

Janvier 1917... Cela faisait près de deux ans et demi que la guerre mondiale avait commencé. Les armées de l'Entente et celles des Puissances centrales s'affrontaient dans d'épouvantables combats. Des millions de soldats étaient morts dans les tranchées et son issue paraissait toujours aussi incertaine.

La Russie avait déjà payé un lourd tribut. Le « rouleau compresseur » d'août 1914 qui avait d'abord refoulé les Allemands et les Autrichiens s'était rapidement enrayé. Le désastre de Tannenberg en Prusse orientale scellait la fin du rêve d'une victoire rapide sur l'Allemagne et en 1915 les Russes durent se replier sur une ligne de front s'étirant de la mer Baltique (à l'ouest de Riga) aux Carpates. En été 1916 la puissante offensive du général Broussilov fut finalement arrêtée...

Entre janvier 1917 et mars 1918 des événements d'une portée incommensurable à l'époque se sont produits en Russie.

Au cours de ces longs mois de guerre, chaque semaine, les lecteurs de *L'Illustration* purent se référer aux colonnes consacrées à « La Guerre - Politique et diplomatie - Les Opérations militaires » et ainsi prendre connaissance de l'actualité russe. Ils eurent aussi surtout le plaisir de découvrir les longs articles des chroniqueurs et des correspondants du journal en Russie si riches en informations, si bien argumentés et tellement bien écrits... sans oublier les dessins de Henri Henriot.

Mais ces « Nouvelles de Russie » ont-elles permis à ces lecteurs de suivre sans difficultés le déroulement des événements ?

Une question de calendriers...



— Papa... le calendrier russe n'est pas d'accord avec le calendrier français ?

— Evidemment, mon garçon... c'est pour ça que chez eux le 4-septembre s'appelle le 18-mars.

7 avril 1917

Il est vrai que le calendrier russe « n'était pas d'accord avec le calendrier français... ». Le premier, le calendrier julien, accusait 13 jours de retard sur le calendrier utilisé en France - le calendrier grégorien - et ce retard symbolisait à lui seul l'archaïsme de la Russie des Tsars dans tous les domaines... Ce décalage dans le temps n'allait-il pas rendre plus difficile pour les Français l'intégration de ces événements dans le contexte du déroulement de la guerre ?

Ici, sous ce dessin, la réponse n'est pas celle que l'on attend. Treize jours ne séparent pas le 18 mars du 4 septembre ! Ce n'est pas que

« papa » ait été un ignorant... Mais il s'agit avant tout pour lui, de souligner l'importance du changement politique en Russie.

Au mois de mars 1917, le tsar a abdiqué. La Russie est devenue une République de fait, suivant en cela l'exemple de la France où elle avait été proclamée dès le 4 septembre 1870, consécutivement à la défaite de Napoléon III à Sedan. Ainsi, mars 1917 en Russie peut être assimilé à septembre 1870 en France. Un retard de 47 ans est ainsi comblé et seuls les mois de commémoration se différencieront désormais...

Il n'est pas du tout sûr que l'enfant ait bien compris...

Si l'on considère précisément les dates, force est de constater que Henri Henriot, l'auteur de ce « Croquis de la semaine », s'est quand même légèrement trompé. Il aurait dû remplacer le 18 mars par le 15 qui correspond au 2 mars, jour de l'abdication de Nicolas II en faveur de son frère le grand-duc Michel, ou celle du 16 puisque c'est le 3 mars que le grand-duc renonça à cette succession.

Les correspondants de *L'Illustration* qui transmettaient leurs informations dans un journal publié en France ne pouvaient faire autrement qu'utiliser le calendrier occidental utilisé dans leur pays.

Si, de France... suivre... au jour le jour... le déroulement des événements... ne fut certainement pas chose très aisée, malgré tout, les lecteurs de l'époque rencontrèrent sans doute moins de difficultés avec cette chronologie que tous ceux qui, depuis, ont entendu parler d'une révolution de Février qui s'est déroulée en mars et d'une révolution d'Octobre qui a lieu en novembre.

Dès le 31 janvier 1918 le nouveau gouvernement soviétique décida d'adopter le calendrier grégorien, le lendemain devenant donc le 14 février... Il ne s'est donc rien passé en Russie entre le 31 janvier et le 14 février 1918... tant pis pour les historiens ! Et c'est bien le 7 novembre, tous les ans, que fut commémorée la « grande révolution d'Octobre ».

Dans le contexte de la guerre à laquelle participaient la Russie et la France il est évident que *L'Illustration* ne pouvait adopter vis-à-vis de ces événements une attitude d'indifférence. Quelle présentation en fait-on ? Avec quelles intentions ?

I

Les craintes et les illusions : janvier-novembre 1917

I/1 - Une Russie sur qui les Alliés peuvent compter...

A - L'assassinat de Raspoutine

Le 6 janvier, le premier numéro de *L'Illustration* pour l'année 1917 relate un évènement déjà assez ancien puisqu'il s'était produit dans la nuit du 29 au 30 décembre 1916 : l'assassinat de Raspoutine. Ce décalage dans le temps ne s'explique ni par la lenteur des communications ni par une volonté délibérée de privilégier d'autres priorités mais simplement par le fait que ce « journal universel » était aussi un hebdomadaire. L'assassinat ayant eu lieu un samedi il ne pouvait en rendre compte avant le samedi suivant. Le lecteur devait déjà en être informé grâce aux quotidiens voire à la T.S.F.

L'évènement est rappelé en quelques mots : il s'est produit à Petrograd, le corps a été découvert flottant dans la Neva « atteint de deux coups de feu ». Le meurtrier serait « le prince Félix Félixovitch Youssou-pof, époux de la princesse Irène Alexandrovna, fille du grand-duc Alexandre Mikhaïlovitch ».



Raspoutine



Le prince F.F.Youssouf, à qui une dépêche attribue le meurtre de Raspoutine.

Portrait par V. Sérof

La personnalité de la victime, à juste titre, puisqu'elle génère l'importance de l'évènement, est par contre longuement présentée. Elle aurait été « une sorte de thaumaturge, de devin, de mystagogue dont la renommée et l'ascendant étaient considérables dans toute la Russie, du peuple aux milieux mêmes de la cour impériale ».

Grégory Novitch, fils d'un meunier, originaire des « environs de Tomsk » en Sibérie occidentale (il serait né en 1869 dans le village de Pokrovskoïé, dans la province de Tobolsk), « sur l'ordre de voix mystérieuses » devenu errant, se choisit le surnom de Raspoutine (le dévoyé) puisqu'il était sorti du droit chemin. Ce surnom était donc ambivalent. « Le hasard (...) le conduisit jusqu'à Petrograd (...) jusqu'au milieu de la haute société. » « Un curieux pouvoir d'hypnotisme qu'on devine à ses yeux fiévreux et fixes, facilitait singulièrement sa tâche de prédicant. »

Si l'auteur rappelle « l'inclination des Russes, même les plus éclairés vers ce qui est surnaturel », il souligne d'abord celle des femmes... Parmi celles-ci, la tsarine, Alexandra de Hesse. Son fils, le prince héritier, Alexis, souffrait d'hémophilie ; elle se persuada alors qu'il s'agissait d'un châtiment divin... Seul un homme de Dieu, un « starets », pourrait trouver un remède miracle. En 1905 c'est en qualité de guérisseur que Raspoutine lui fut présenté et à plusieurs reprises il réussit à soulager le petit garçon. En octobre 1912, alors qu'il accompagnait sa mère en Pologne, le tsarévitch fut victime d'une importante hémorragie interne et reçut même les derniers sacrements. Finalement sa mère désespérée, envoya un télégramme à Raspoutine qui, selon sa fille, se serait mis en extase devant l'icône de la vierge de Kazan avant de se rendre au bureau de poste d'où il envoya le message : « N'ayez aucune crainte. Dieu a vu vos larmes et entendu vos prières. Le petit ne mourra pas. » Dans les heures qui suivirent la réception du message, le saignement s'arrêta et les médecins, sidérés, déclarèrent l'enfant hors de danger. Raspoutine avait subjugué l'impératrice.

M^{me} Vyroubova.



Raspoutine.

Les « forces ténébreuses » à la veille de la Révolution russe : Raspoutine et sa cour de femmes.

Mme Vyroubova avait présenté Raspoutine à l'impératrice Alexandra Féodorovna, sur qui elle exerçait une grande influence. On a annoncé son arrestation.

Sur la photo ci-dessus parue dans *L'Illustration* du 21 avril 1917, il apparaît en bonne compagnie. A quoi l'auteur de l'article du 6 janvier fait-il allusion lorsqu'il évoque « certaines pratiques où la morale n'avait qu'à reprendre » ? Sans doute aux orgies et aux séances de débauche organisées par Raspoutine : les femmes pouvaient-elles vraiment penser gagner leur salut de cette manière ? Beaucoup a été dit au sujet de ces frasques dont on ne peut pas nier la réalité. Il y eut aussi beaucoup de rumeurs : Il aurait été l'amant non seulement d'Anna Vyroubova la dame d'honneur de la tsarine (une enquête ultérieure prouvera qu'elle était vierge !) mais aussi de celle-ci... certainement bien trop prude pour tromper son mari !

Et les mobiles de cet assassinat ? Le correspondant de *L'Illustration* invoque une vengeance en relation avec ces « pratiques » contraires à la morale (s'agissait-il d'un geste purificateur ou d'une vengeance d'homo-

sexuel ?) et surtout un « meurtre patriotique ». Il fallait éliminer celui que la tsarine appelait « notre ami » dans sa correspondance avec le tsar, celui qui déshonorait la cour et le régime politique. Les motivations furent en effet d'abord politiques.

Lorsqu'en août 1915, Nicolas II décida d'exercer lui-même le commandement suprême de l'armée en remplacement du grand-duc Nicolas Nicolaïevitch et partit à Moguilev à 380 kilomètres de Petrograd diriger le Quartier général, la Stavka, il laissait le champ libre dans la capitale à la tsarine et à Raspoutine.

Par ses lettres, pleines des conseils de « notre ami », elle sut obtenir de son mari le renforcement de l'autocratie : ainsi en septembre 1915 le monarque ordonna-t-il la dissolution de la Douma et maintint-il à son poste un vieux Premier ministre réactionnaire et bien discrédité, Goremykine... Surtout, elle imposa en dix-sept mois (septembre 1915-mars 1917), un certain nombre de nominations : Goremykine finit par céder la place à Stürmer aussi incompetent que lui et certainement bien plus corrompu ; Protopopov fut nommé au ministère de l'Intérieur et le général Chouvaïev remplaça le général Polivanov, l'artisan, en tant que ministre de la Guerre, de la reconstruction de l'armée russe après le repli de 1915. La sottise de l'impératrice qui prétendait proposer « sa stratégie », conjuguée au manque d'initiative de Nicolas et de la plupart de ses généraux entrava l'avancée de Broussilov en juin-août 1916.

Il est donc incontestable que, par l'intermédiaire de l'impératrice Alexandra, Raspoutine - « ce moujik » - exerça une « influence politique considérable » qui pouvait apparaître néfaste aux intérêts de « l'Empire » et profitable à ses « ennemis », donc d'abord à l'Allemagne. Très vite la rumeur se répandit que la tsarine et « son ami » travaillaient pour elle. Et c'est aussi pour cette raison qu'il fut assassiné.

Le 27 janvier, Henri Lavedan présente Raspoutine comme le personnage principal d'un drame historique, toujours en cours de représentation alors même que son cadavre avait été sorti de l'eau. Cette tragédie imposée par l'Allemagne et qu'il intitule « Les Forces Ténébreuses » n'était pas, selon lui, terminée. Mais un jour « les Forces Lumineuses éclateront pour dissiper et mettre en fuite les Puissances des Ténèbres ». Raspoutine était mort et l'Allemagne sera elle aussi vaincue...

L'article du correspondant de *L'Illustration*, Pavlov, s'extasie sur ce qu'il considère lui aussi comme « une fantastique histoire qui rappelle les drames de Byzance ou les récits des temps mérovingiens ». Après une

présentation très synthétique de l'évènement il rapporte la version d'un journal russe : l'*Outro-Rossii* résumé par *Le Temps* :

(1) L'*Outro-Rossii*, très répandu, a donné des précisions dont notre correspondant croyait devoir s'abstenir. Voici, d'après le *Temps*, qui l'a résumé, le récit du « festin de mort » fait au journal russe par un des convives : « ... Raspoutine avait été convié pour s'y rencontrer avec le député de la droite Pourichkievitch, qui espérait le convaincre que son influence politique était néfaste pour la Russie et désirait la convertir en un ascendant produisant de meilleurs fruits. On avait donc organisé ce dîner soi-disant à cette intention. Cependant, au début de la réunion, plusieurs personnes de la haute noblesse, dont le même Pourichkievitch, auraient résolu de mettre Raspoutine plus radicalement hors d'état de nuire. C'est alors que le prince Youssoufoff alla lui-même chercher Raspoutine. Entre temps, le chef de police Balk recevait par téléphone, de Protopopof, l'ordre de se rendre immédiatement chez le prince Youssoufoff pour y assurer la protection de Raspoutine. Il fit connaître au prince l'objet de sa mission. Celui-ci assura que Raspoutine n'avait absolument rien à craindre et conclut en invitant le chef de police d'une façon catégorique à quitter sa maison ; le chef de police se retira.

» Le repas avait commencé depuis quelque temps, quand une violente dispute éclata. Le prince Youssoufoff se déclarant blessé, comme hôte, de certains propos tenus par Raspoutine, lui demanda des explications. Raspoutine les refusa. La querelle s'envenimant à l'extrême, l'un des invités tendit un revolver à Raspoutine en lui intimant l'ordre de se tuer. D'autres, avec des menaces de mort, lui ordonnèrent de jurer sur-le-champ qu'il renonçait désormais à toute action politique et qu'il quitterait Petrograd sans délai.

» A ce moment Raspoutine, qui avait pris en main le revolver, visa brusquement un des convives ; presque simultanément, Youssoufoff et — à ce que l'on prétend — Pourichkievitch, se considérant en état de légitime défense, firent feu sur Raspoutine, le blessant mortellement. »

Le même journal cite parmi les convives une princesse Radziwill, une comtesse Creutz, une dame de Drentlen et aussi une danseuse du ballet impérial du nom de Caralli, dont on ne s'explique pas très bien la présence dans ce milieu et dans ces circonstances.

Les circonstances réelles de l'assassinat différaient quelque peu de cette version qui se soucie essentiellement de disculper le prince Youssouпов qui aurait agi « en état de légitime défense » !

En réalité les conjurés étaient au nombre de cinq, les principaux étant le prince Youssouпов, le grand-duc Dimitri Pavlovitch cousin germain de Nicolas II et le député nationaliste Pourichkiévitch. Il fut alors décidé d'attirer Raspoutine dans un guet-apens. Sous prétexte de lui présenter son épouse, la grande-duchesse Irina, réputée pour sa grande beauté, Youssouпов l'invite dans son palais, le 29 décembre. Il est conduit dans une salle située au sous-sol en attendant la venue d'Irina, occupée selon le prince à recevoir des invités. Raspoutine se voit offrir une collation : il ingurgite plusieurs verres de madère empoisonné et un certain nombre de gâteaux copieusement fourrés de cyanure. Le poison n'a aucun effet. Youssouпов lui tire alors une balle en pleine poitrine. Raspoutine s'effondre. Lorsque le prince revient, accompagné des autres conjurés qui attendaient à l'étage, il est assailli par celui qu'il croyait mort. C'est finalement dans la cour du palais que Vladimir Pourichkievitch achève Raspoutine de deux coups de feu. Le corps est déposé dans une voiture puis transporté jusqu'aux rives de la Neva dans un endroit reconnu à l'avance par les conjurés. Il est jeté dans le fleuve. Il est retrouvé quelques jours plus tard...

C'est avec joie que les milieux aristocratiques accueillirent l'annonce de la mort de Raspoutine. Par contre la tsarine en fut particulièrement affectée. Le corps fut embaumé et enterré dans le parc de Tsarskoïe Selo. Plus tard, au moment de la révolution de Février, la dépouille de ce personnage jugé maléfique fut exhumée puis brûlée dans un bûcher.

Les lecteurs de *L'Illustration* dans leur grande majorité étaient des abonnés et ils n'avaient certainement pas oublié en ce mois de janvier 1917, le long article d'Édouard Julia intitulé « Impressions de Russie » publié un an auparavant, le 22 janvier 1916. Il comprenait un paragraphe consacré à Raspoutine présenté comme « une sorte de moine, (...) un paysan illuminé comme on pourrait en voir surgir des romans de Tolstoï. »

Raspoutine me paraît représenter cette inclination des Russes vers une pureté originelle compromise par les excès de la civilisation. Il défend ses thèses avec une ardeur d'halluciné. Son éloquence emprunte à celle des apôtres les fortes images dont la lumière est plus colorée qu'éblouissante. Pour le tsar, il est l'homme de la glèbe qui parle sans pensées mauvaises, en pleine harmonie avec le paysan russe. Qu'il se mêle un peu de vanité ou d'astuce à ce Baptiste, il n'en est point dénaturé et, par là même, reste plus humain. Et c'est l'homme inspiré par le cantique natal que le tsar accepte à Tsarskoïe-Selo.

Cette présentation se voulait nuancée, elle n'en demeurait pas moins favorable à un Raspoutine incarnation du paysan russe, dénué de toute pensée mauvaise et que les excès rendaient plus humain. Une présentation donc très différente de celles qui suivirent son assassinat, où l'on rappelait son immoralité, sa cupidité et son action politique désastreuse. « Ainsi fut-il, à côté du malfaiteur politique, un sacrilège éhonté, un profanateur continuel et impénitent (...) un de ces agents secrets du mal. » (Henri Lavedan). N'était-ce d'ailleurs pas pour cela qu'il fut assassiné ?

Alors comment comprendre l'évolution de ces jugements ? L'influence néfaste de Raspoutine (par l'intermédiaire de la tsarine) s'affirma encore davantage au courant de 1916. En janvier de cette année il fallait d'abord faire les louanges du tsar qui venait de prendre personnellement le commandement des armées et pour cela il ne pouvait être question de critiquer son entourage. L'assassinat « patriotique » accompli, il était nécessaire, au contraire, de le justifier puisqu'il devait - au moins pouvait-on l'espérer - l'inciter à corriger ses erreurs dans la conduite de la guerre...

Les jugements évoluent mais l'objectif reste le même : maintenir quelles que soient les circonstances, la confiance des Français dans la Russie et entretenir ainsi l'illusion d'une alliée indéfectible qui œuvrait à la victoire finale.

B - La guerre

Les dernières pages de *L'Illustration* rappelaient chaque semaine, avec beaucoup de détails, le déroulement des opérations militaires sur les différents fronts. A l'est, la situation s'était compliquée en 1916 avec l'entrée en guerre de la Roumanie aux côtés de la Russie et donc de

l'Entente. Elle espérait ainsi profiter de l'offensive russe engagée par le général Broussilov en Volhynie et en Galicie. Malheureusement cette progression russe fut finalement enrayée par les forces germano-autrichiennes qui s'emparèrent alors d'une grande partie de son territoire. Bucarest, elle-même, tomba le 3 décembre. A partir de ce moment, les Russes durent non seulement tenir leur propre ligne de front mais soutenir les Roumains qui tentaient de résister dans les Carpates et en Dobroudja où ils affrontaient aussi les Bulgares... La guerre devenait de plus en plus difficile à suivre.



— Supposez... ici, la Russie... là, la Roumanie... le ravier, c'est la mer Noire.

— Non, Auguste... je t'en prie... n'explique pas la Dobroudja... hier tu as renversé tout le macaroni sur la table!

18 novembre 1916

Les cartes de *L'Illustration* étaient certainement plus utiles, malgré leur complexité, que la démonstration du stratège amateur présentée ici par le dessinateur Henriot.

Les journaux du mois de janvier et de février 1917 rendent d'abord compte des difficultés des forces russo-roumaines qui se repliaient. Dès le 6 janvier, Braila, la quatrième ville roumaine par la population fut occupée par les forces allemandes et autrichiennes. Puis les Russes

durent évacuer la Dobroudja (région située entre la mer Noire et le Danube).

Mais ils insistent aussi sur la capacité de résistance des armées russes sur leur propre front, dans la région de Pinsk et dans les Carpates. Elles lancèrent même des offensives locales puis résistèrent en Bukovine et surtout en Lituanie à l'ouest de Riga. Les Russes progressèrent aussi en Turquie, à proximité du lac de Van et en Perse, en Azerbaïdjan et dans le Kurdistan, où les Turcs abandonnèrent Hamadhan. Là, l'objectif était la jonction avec l'armée britannique de Mésopotamie (Irak) qui s'avancait alors vers Bagdad. En mer Noire une escadre russe coula même quarante voiliers turcs qui faisaient route vers Constantinople avec une cargaison de vivres ! Quel exploit ! Fait d'arme assez original aussi : le débarquement d'un détachement franco-russe, le 17 janvier, dans la presqu'île du Mont Athos et l'occupation des couvents « pour protéger les uns (notamment le russe et le serbe) et pour surveiller les autres, grecs ou bulgares dont quelques uns étaient signalés comme favorisant le ravitaillement des sous-marins ennemis ». Si la Bulgarie était bien un état ennemi de l'Entente depuis 1915, la position de la Grèce demeurait très ambiguë puisque le roi Constantin et son gouvernement étaient germanophiles alors que son ancien Premier ministre Venizélos dirigeait à Salonique un gouvernement de défense nationale favorable aux Alliés et que des volontaires grecs combattaient à leurs côtés sur le front de Macédoine.

A partir du début du mois de février, la rigueur de l'hiver, le froid glacial sur toute la longueur du front, de la Baltique à la mer Noire, réduisirent considérablement l'activité militaire. Seule l'armée russe du général Baratov continuait à progresser en Perse avec pour objectif la jonction avec les Anglais du général Maude qui s'empara de Bagdad le 11 mars.



LE SECTEUR RUSSE SUR NOTRE FRONT. — Aux avant-postes.

Le 3 février 1917, *L'Illustration* publie cette photographie qui rappelle la présence de soldats russes sur le front français.



Quais de Marseille :
— Qu'est-ce que vous attendez ?...
Encore des Russes ?
— Non, non... maintenant j'attends
des Japonais !

Henriot 6 mai 1916

Marseille, un port de débarquement de troupes ? Il y eut bien aussi les Australiens, les Sud Africains, les Canadiens, les Hindous, les Marocains, les Sénégalais et les Annamites, mais pas de Japonais qui se préoccupaient seulement de leurs intérêts en Extrême-Orient.

Ces troupes russes débarquées en avril 1916, après un très long périple qui les mena d'abord de Moscou et de Samara jusqu'en Mandchourie puis de là à Marseille par l'océan Pacifique, l'océan Indien, le canal de Suez et la mer Méditerranée, furent placées sous le commandement du général Lokhvitsky et constituèrent la première brigade. Elles furent ensuite regroupées au camp de Mailly, en Champagne. Une nouvelle brigade les rejoignit au mois de septembre. Ces troupes prirent part à de très durs combats dans le secteur d'Aubérive, à l'est de Reims et le général Lokhvitsky fut décoré de la croix de guerre par le général Gouraud...

L'Illustration a publié en l'honneur de ces soldats russes un grand nombre d'articles et de photographies, des dessins aussi (« Une revue des régiments russes du camp de Mailly », Georges Scott, le 27 mai 1916). Présentés comme des soldats modèles, ils auraient bénéficié d'un excellent encadrement. Voilà ce qu'écrivit Gustave Babin le 16 septembre au sujet du général commandant la première brigade, « la bienveillance même » : « Ses soldats ! De quelle affection, il les aime ! De quel accent il vante leur sang-froid, leur vaillance, leur noblesse ! Avec quel enthousiasme il narre les choses élégantes qu'il leur a vu faire dans tout le cours de cette longue et rude campagne ! »

En résumé le journal présente sur le front une situation militaire à l'est globalement satisfaisante malgré quelques craintes pour l'avenir de la Roumanie... et à l'ouest, des soldats russes qui se battraient bien dans les tranchées champenoises, sans doute d'autant mieux qu'ils étaient bien adaptés au froid et à la neige et... qui feraient preuve d'une abnégation sans limites si convaincus qu'ils auraient été de la victoire finale ! Avec de tels soldats, comment pouvions-nous douter, nous, Français, de l'issue favorable du conflit ?

Mais dans la réalité nous savons désormais que c'était par la violence, l'insulte autant que les coups, que les officiers veillaient à maintenir leur autorité. Les relations à l'intérieur de l'armée étaient ressenties par les soldats comme une survivance du vieux monde féodal, alors que le servage avait été aboli en 1861 par Alexandre II, « le tsar libérateur ». Si sur le territoire français, les soldats obtempéraient pour le moment, déjà